

LES BONNS & LES MAUVAIS

PAR RENE HOMIER-ROY

sement intéressantes et parfois même (comme cette désolante version du "Moi, j'aime le music-hall" de Trenet) platement raccolleuse. Ça n'est pas, et de loin, son meilleur disque. À éviter. (BARCLAY, Michel Delpech, Olympia 72).



Charlebois: son premier

Jusqu'à aujourd'hui, Robert Charlebois avait enregistré des chansons. Il a, récemment, publié son premier véritable disque.

Qui n'est pas, il faut le dire tout de suite, parfait. Ni, vraiment, cohérent. Mais il s'y trouve un esprit, une qualité de ton, d'intention et d'environnement musical qui, à mon avis, fait oublier les enfantillages et les excès que Charlebois peut encore se permettre.

Même si, depuis la sortie de ce microsillon, c'est surtout "Conception" que la radio fait tourner, il me semble que "le Mur du son" et "Fu Man Chu" possèdent, à tous les niveaux, de bien plus grandes qualités. Car si on peut s'amuser beaucoup, la première fois, à entendre les aventures tragi-comiques de Conception, à la vingtième audition la blague commence à montrer sa trame. On ne peut pas en dire autant de "Fu Man Chu", étonnant retour dans le passé et "voyage" musical exceptionnel. Musicalement, c'est d'ailleurs cette chanson qui séduit le plus, même si on peut en arriver à oublier les paroles au profit du monde parallèle que la musique crée. Quant au "Mur du son", c'est une chanson qui s'inscrit dans la tradition de "Un gars ben ordinaire", avec le même lyrisme, la même émotion et, en plus, un texte infiniment plus beau.

La pochette, dont on a beaucoup parlé, est amusante et tout à fait réussie, ce qui arrive presque à nous faire oublier que toutes les idées qu'on y trouve ne sont pas originales. Mais le disque qu'elle contient indique le chemin qu'elle contient désormais Charlebois. Ça va être intéressant à suivre. (BARCLAY, Charlebois)

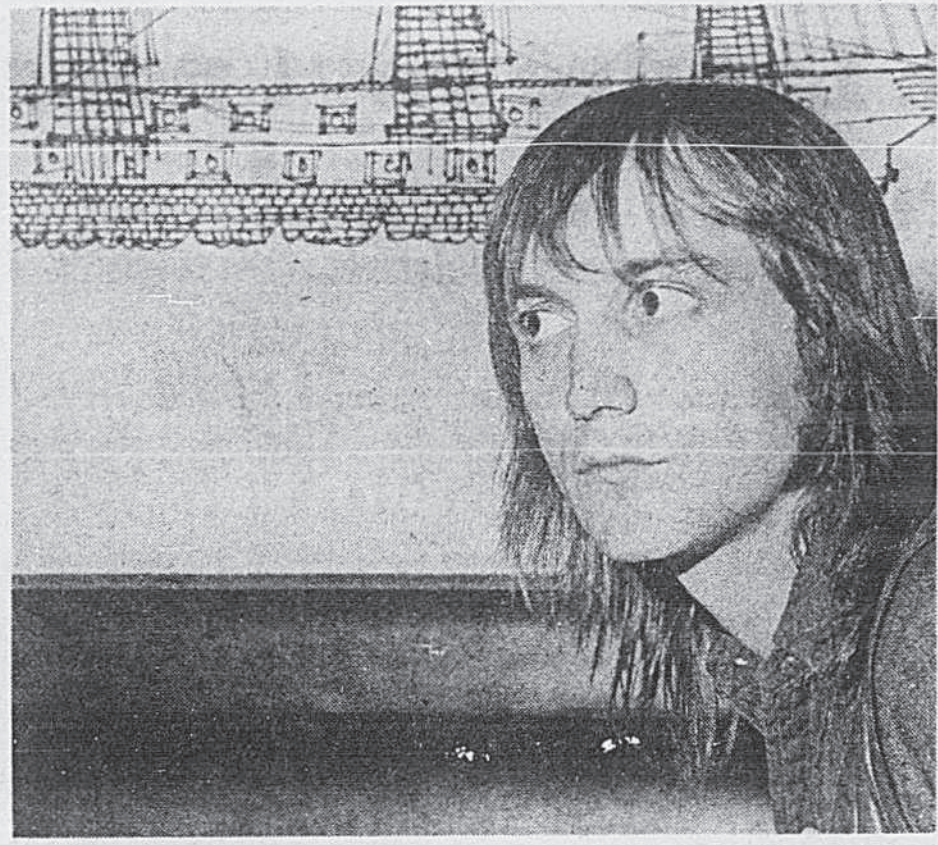


photo Paul-Henri Talbot, LA PRESSE

Claude Dubois: il est revenu?

par Pierre VINCENT

Après quatre ou cinq années d'absence, interrompues par quelques rares et "inutiles" séjours au pays, Claude Dubois vient de faire sa rentrée officielle: "l'eau bouillante" à CKVL, "Jeunesse" au canal 10, "Michel Jasmijn" à CJMS, les interviews avec la presse écrite... "Tout le monde aime Claude Dubois", remarque son attachée de presse Francine Chalout. Je n'ai jamais eu autant de facilité à préparer une campagne de promotion. Partout, on l'attendait...

Quand Dubois s'est mis à voyager, à prolonger ses absences du Québec, il avait déjà conquis presque tout le monde. Il représentait la relève des chansonniers solidement établis comme Vigneault, Léveillé, Ferland et compagnie, il était l'espoir de demain, il était celui à

qui on faisait les plus belles promesses... Enfin, bref, Claude Dubois aurait pu s'installer, confier sa carrière à un impresario efficace, écrire des chansons, enregistrer des disques, faire ses spectacles, devenir une vedette au Québec, devenir une valeur commerciale assez intéressante pour qu'on investisse de l'argent sur une campagne de promotion en Europe, etc., etc.

Mais Claude Dubois a refusé, en 1967, de marcher dans ce système, de suivre la voie normale pour amorcer une carrière. Pourquoi? Peut-être bien parce qu'il se sentait pas prêt, d'une part, et sûrement parce qu'il avait très envie de voyager, d'aller voir un peu comment ça se passe ailleurs.

Et il est parti. Pour la France, pour les Etats-Unis, pour le Mexique, pour l'Afrique... Pendant au moins qua-

tre ans, il a presque toujours été à l'étranger, à s'occuper un p'tit peu de sa carrière et, surtout, à s'amuser à découvrir des personnages curieux et intéressants. Il ne rentrerait au pays qu'occasionnellement et jamais pour bien longtemps: pendant le temps des Fêtes, il revenait plonger dans l'atmosphère de Noël, en compagnie de ses 102 cousins et cousines éparpillés aux quatre coins de la province; et, pendant la saison moins froide que les trois autres, il revenait pour prendre le pouls socio-politique du Québec et pour s'occuper, parfois, un brin de ses affaires professionnelles.

Ce printemps-ci, il est rentré au pays, comme d'habitude, sauf que cette fois il semble décidé à prendre sérieusement sa carrière en main, en acceptant même les conditions indispensables pour parvenir à ses fins.

Lors d'un déjeuner, offert par la maison Barclay, à l'occasion de la signature de son contrat de disques, il nous a appris, pour commencer, qu'il participe en ce moment au lancement de son disque 45-tours "la Pollution", qu'il mettra sur le marché le 33-tours, qu'il a enregistré à Paris cette année, vers la fin de l'été, qu'il se rendra à la fin de ce mois enregistrier un autre microsillon à Los Angeles... Et qu'il retournera en France cet automne, pour une tournée de spectacles.

Il a donc été question, à ce déjeuner, "de la nouvelle (?) propriété de Claude Dubois", "de sa Bentley, qu'il a abandonné au port de Montréal, parce que ça coûterait trop cher de la faire dédouaner", "de la pollution, grave danger qui guette toutes les populations du monde", "des succès de Charlebois", "de l'amitié de Charlebois pour Dubois", "de la voix de Gilles Vigneault qui ressemble à celle de Claude Dubois"...

Mais, ce que j'ai surtout retenu de toutes ces conversations à bâtons rompus, c'est cette belle idée que défendait Claude Dubois: "En 1940, on disait aux gens: "Descendez dans la rue, munissez-vous de pancartes, protestez..." Aujourd'hui, en 1972, ce qu'il faut dire aux gens, c'est "Montez dans les bureaux, occupez les postes de chef, prenez en main l'économie". 100,000 dollars peuvent pas mal plus que 100,000 pancartes. Je me souviendrai toujours de cette remarque que Gilles Vigneault m'a faite, un jour: "Même quand tu parles contre le système, c'est payant pour le système". Il avait raison."

Deux jours avant, il avait dit sur les ondes de CKVL: "Je veux que mes chansons rendent les gens heureux." Laissant sans doute sous-entendre qu'il va dorénavant écrire des chansons pour plaire à la majorité, et non pas exclusivement pour des gens qui partagent ses opinions.

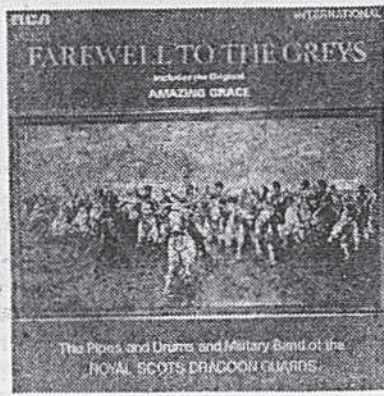
"Je ne suis pas un poète, je suis un chanteur pop!"

Un "chanteur pop", qui a voyagé comme les hippies, qui s'est amusé à jouer "les fous du roi", dans les sociétés les plus huppées d'Europe... Un "chanteur pop", qui en a long à chanter.



Ferré toujours

Même ses vieilles chansons ont conservé le charme ambigu qui fait, aujourd'hui encore, le succès de Léo Ferré. Sur ce disque, fait de repiquage de chansons connues, et réunies par les très belles orchestrations de Jean-Michel Defaye, il y a des choses aussi lointaines que "Ça t'va" et "la Vie d'artiste", et d'autres, plus récentes, comme "Avec le temps" et la sublime "Lettre". A découvrir par ceux qui aiment Ferré depuis peu. (BARCLAY, Léo Ferré, Avec le temps)



Le vent de la guerre

L'aventure d'"Amazing Grace" ressemble à ces contes de fées dont on disait autrefois qu'elles étaient les (vraies) histoires des

vedettes. Découvertes sur un album déjà ancien par un disc jockey anglais, qui recevait chaque fois qu'il le faisait tourner un nombre impressionnant d'appels téléphoniques, la chanson, après mille misères, a finalement été lancée en 45-tours. Résultats pharamineux: lère place un peu partout à travers le monde, tant aux palmarès des postes de radio que dans les ventes des disques. Jouée à la cornemuse, un tel succès étonne plus encore. Quoi qu'il en soit, ceux à qui la découverte de cet air ancien (déjà chanté par Judy Collins) aura donné envie d'entendre plus souvent des choses interprétées par ce curieux instrument à vent seront servis s'ils se procurent le "Farewell to the Greys", interprété par l'orchestre militaire des Royal Scots Dragoon Guards. On y trouve, en plus du hit en question, tout un tas de morceaux militaires d'un même esprit. A acheter si on vient de se découvrir une passion pour la cornemuse. (RCA, PCS 1305, Farewell to the Greys)



Delpech "live" ou mort?

Règle générale, les enregistrements "live" sont assez mal réalisés, et n'ajoutent rien — ou presque — à la valeur ou à l'intérêt d'un disque. C'est le cas du dernier microsillon de Michel Delpech, auteur et interprète de chansons à succès ("Pour un flirt", "Un coup de pied dans la montagne") qui fait là-dessus une sorte de melting pot de chansons disparates, diver-

Burt Bacharach: comme sa musique

par Benoît L'HERBIER (collaboration spéciale)

Burt Bacharach ressemble à sa musique. Son expression, sa façon de s'habiller, de parler, de bouger sont le miroir d'une simplicité et d'une franchise qu'on retrouve partout dans son oeuvre. Un peu comme Liberace — mais d'une manière totalement différente, — la tête explique l'à me. Naturellement, tout le monde connaît Burt Bacharach, ou plutôt tous connaissent les chansons de Bacharach: "Raindrops Keep Fallin' On My Head", "Close to You", "Promises, Promises", "This Girl's In Love With You", "What the World Needs Now", "Alfie", "What's New Pussycat?", "One Less Bell To Answer" et tant d'autres qu'on fredonne à la suite des interprétations des Carpenters, Dionne Warwick, B. J. Thomas, Dusty Springfield, Tom Jones, reprises par Ginette Reno, autant que par René Simard et Sacha Distel.

Et pourtant, comme c'est curieusement le cas pour tellement de compositeurs, Bacharach ne rêvait pas d'une carrière musicale, et ses prédispositions n'encourageaient à peu près que sa mère: "Quand je me souviens de mes premiers contacts avec la musique, dit-il, je n'y associe pas un talent particulier. Evidemment, ma mère me répète toujours que je possédais beaucoup de talent, mais à cette époque je sais que je ne pouvais même pas garder le tempo des chansons, que j'entendais à la radio. En réalité, je voulais bien plus porter ce casque de football de mon père que m'asseoir à un piano."

L'enfant de Burt Bacharach ressemble à celle de plusieurs autres enfants américains attachés à leurs parents. Il naquit à Kansas City en 1929, grandit dans le quartier Queen's de New York, et le piano ne fut pas exactement son passe-temps préféré.

Pour faire plaisir à maman "J'ai suivi des cours de piano, comme plusieurs autres enfants... et je les détes-

tais. C'est vraiment difficile pour un jeune garçon d'accepter d'être seul après l'école dans le seul but de faire pendant une demi-heure des gammes ridicules. Je pense qu'un certain sentiment de culpabilité vis-à-vis mes parents m'a convaincu de poursuivre ces études musicales. Ils avaient acheté un piano, payé mes cours. Durant cette période préliminaire, un soir, ma mère m'a donné le choix: continuer ou arrêter. Et j'ai presque cédé à mon impulsion, pendant une minute j'ai vraiment cru que je laisserais tout tomber. Puis j'ai pensé combien mes parents seraient peinés, et j'ai décidé de poursuivre... heureusement, car je serais peut-être devenu d'habits aujourd'hui."

Ces études musicales mènent éventuellement Bacharach à l'Université McGill de Montréal où il étudia de 1946 à 1948. Il y est d'ailleurs revenu, après près de 25 ans, pour recevoir un doctorat honorifique des mains de son professeur du temps, Helmut Blume, maintenant doyen de la Faculté de Musique. Ce dernier déclarait à propos de son illustre élève: "Je dois admettre que pour Bacharach, j'ai failli à ma tâche de professeur de piano. Pendant deux ans j'ai voulu faire de lui un pianiste de concert. Ensemble, nous travaillions les sonates de Beethoven, les suites de Bach et les études de Chopin. Il avait du talent, bien sûr, et l'obtention de deux diplômes (comme exécutant et instructeur professionnel) le prouve bien, mais il demeura quand même un élève moyen."

Durant ce séjour à Montréal, qui lui permit d'apprendre quelques mois de français, naturellement oubliés, Burt Bacharach n'étudia pas que le piano. Il toucha aussi à l'histoire et à l'analyse, ainsi qu'à la composition.

Entre Dionne Warwick

On a récemment honoré Bacharach, mais en 1946-48, sa seule distinction était d'être un Américain étudiant la musique à McGill. Le premier tournant important de

sa carrière se produisit quand, de 1958 à 1961, il devint directeur de l'orchestre accompagnant Marlene Dietrich dans ses tournées internationales. Il revint d'ailleurs à Montréal, beaucoup plus tard, lors d'Expo '67, avec Dietrich, comme il se plaît à l'appeler affectueusement. Alors qu'il commençait ces tournées avec Dietrich, Bacharach obtint son premier succès, "Magic Moments", chanté par Perry Como. Le véritable déblocage ne s'effectua cependant qu'après les rencontres avec Hal David, son parolier, et Dionne Warwick, son interprète préférée. Il n'en dit que du bien: "J'ai rencontré Dionne dans un studio d'enregistrement alors qu'elle était choriste pour un disque des Drifters, il y a une dizaine d'années. Dès que je l'ai entendue, j'ai su qu'elle chanterait mieux que quiconque mes chansons. C'est une musicienne tellement talentueuse. Elle possède un registre vocal et émotif très étendu, ce qui lui donne une rare flexibilité. Elle peut chanter n'importe quoi. Quand j'écris, je pense souvent à différents interprètes, mais je reviens toujours à Dionne. Je la connais très bien, et comme j'écris des chansons sur mesure, je suis certain qu'elles lui iront bien."

Comme ces chers Américains adorent les statistiques, ils nous submergent de chiffres à propos de certains phénomènes, et Burt Bacharach ne fait pas exception à la règle: il a composé plus de chansons à succès que n'importe quel autre compositeur depuis 1950, sauf les Beatles. Il a gagné deux Oscars, dont un pour la chanson "Raindrops Keep Fallin' On My Head" qu'a interprétée B. J. Thomas sur au moins trois millions de 45-tours. Il a obtenu plusieurs mises en nomination pour les Emmy Awards à la suite de ses "specials" à la télé américaine. Il a presque gagné deux Tony Awards avec sa comédie musicale, Bacharach en conserve un souvenir partagé: "J'ai évidemment apprécié l'expérience, mais je n'ai pu supporter que la musique et l'atmosphère changeant à chaque soir. Après

une semaine, "Promises, Promises" m'était méconnaissable. C'est normal, car il m'aurait été impossible de diriger l'orchestre et de vérifier chacune des représentations. Je ne pouvais consacrer deux années de ma vie au bon fonctionnement de la même chose. Je l'ai accepté, mais je n'écrirai pas de sitôt une autre comédie musicale pour Broadway."

Travailler mieux

Car Burt Bacharach est un perfectionniste. C'est pour cette raison qu'il préfère travailler à la musique d'un film, comme il l'a fait dans le passé avec "Butch Cassidy and the Sundance Kid", ou "What's New Pussycat", par exemple. Il vient de terminer la musique de la bande sonore du "remake" de "Lost Horizon", un classique du cinéma américain datant de 1935 que les producteurs ont transformé en comédie musicale. "J'ai un contrôle quasi total sur la musique de "Lost Horizon". Ce fut un travail difficile, excitant, et nous espérons tous avoir fait un long-métrage merveilleux. Je suis resté en studio jusqu'à ce que j'obtienne ce que je désirais pour les onze chan-

sons. C'est la musique sur disque, sur ruban ou dans un film que je considère comme l'aspect le plus satisfaisant d'une réalisation musicale. J'aime beaucoup mieux enregistrer une chanson que l'écrire. Prendre une composition, en tirer le plus possible sur papier, et par la suite la transformer, la communiquer à un ensemble de musiciens qui la rendront au public comme on l'a imaginée. C'est un défi immense. Il y a une limite de temps, une limite émotive, une foule de détails qui peuvent tout figer en l'air. Il faut garder les musiciens à enregistrer, que je préfère de loin aller voir un film de James Bond plutôt qu'assister à un concert symphonique. Ma meilleure détente, cependant, je la trouve à la piste de courses, quand je surveille mes chevaux. Pas question de penser ou discuter musique à cet endroit. Et pour réussir à me dégager le plus complètement possible, j'essaie de me

Une femme et des chevaux

Si on demande à Bacharach quelle musique il



écoute, il répond avec un sourire: "Quand je ne travaille pas, je n'écoute pas beaucoup de musique. Je suis tellement saturé, après des heures passées à composer ou à enregistrer, que je préfère de loin aller voir un film de James Bond plutôt qu'assister à un concert symphonique. Ma meilleure détente, cependant, je la trouve à la piste de courses, quand je surveille mes chevaux. Pas question de penser ou discuter musique à cet endroit. Et pour réussir à me dégager le plus complètement possible, j'essaie de me

donner une discipline de travail, c'est très important. Attendre l'inspiration, ça ne marche pas."

Autour de la musique de Burt Bacharach, persiste un mystère depuis plusieurs années: comment se fait-il que le public aime tellement ses chansons alors qu'elles sont presque impossibles à chanter entièrement pour le profane? Ainsi tous connaissent le début de "Alfie", mais quelles sont les notes suivantes? "Un compositeur ne peut écrire des chansons uniquement dans le but de trou-

ver celle qui sera un "hit". Je ne compose pas en me disant que celle-ci ou celle-là fera un succès. De toute façon je ne sais pas pourquoi une chanson marche et une autre pas. J'écris ce que je ressens, ce que j'aime, sans trop me préoccuper des goûts du public."

Burt Bacharach continuera donc d'enregistrer et de produire des disques, d'écrire des chansons et des musiques de film, de gagner des prix, et d'aimer sa femme, la comédienne Angiie Dickinson ("la meilleure chose qui me soit jamais arrivée").

RADIO FM

- 4:30 CBF Dictionnaire du jazz Jack Teagarden, tromboniste et chanteur. "Don't Tell a Man About His Woman" (Palmer-Robinson); "Davenport Blues"; "Say It Simple" (J.W. Thomas); "A Jam Session at Victor" (Teagarden); "Ridin' But Walkin'" (T. Waller); "Two Tickets to Georgia" (Young-Tobias-Crafts); "St. James Infirmary" (Primrose); "Fifty-Fifty Blues"; "Please a Stop Playing That Blues Boy" et "A Song Is Born" (Armstrong).
- 6:30 CBM CBC Winnipeg Orchestra Oeuvres de: Beethoven, Wagner et Mozart.
- 7:00 CBF Les musiciens par eux-mêmes. Interview de Jean-François Paillard, chef d'orchestre, par Jean Deschamps.
- 8:03 CBF Musique de notre siècle "Hommage à Alexandre Scriabine". Etudes, op. 42: S. Ioffe; sonate, op. 70: Vladimir Horowitz. — "Prométhée", op. 45: arch. symph. de l'URSS, dir. Eugène Svetlanov. Commentaires: Marina Scriabine et Mme Madeleine Laliberté.
- 9:00 CBF Premières. Le Prix Paul Gilson 1972. "Et le rêve et le temps" de Michel Mongeau.
- 9:15 CKVL Ce soir à l'opéra. LA FLÛTE ENCHANTEE de Mozart avec Evelyn Lear; Lisa Otto; Roberto Peters; Franz Crass; Dietrich Fischer-Dieskau; Hans Hotter... avec l'Orch. philh. de Berlin, dir. Karl Böhm.
- 10:30 CBF Paroles et musique de... "Le Petit Bonheur" (Lectère) et Félix Lectère. "On dérangé" (Ferland); Jean-Pierre Ferland, I "Les Colombes" (Létourneau); Pierre Létourneau. — "Le Rendez-vous" et "L'Hiver" (Léveillé-Vigneault); Claude Léveillé. — "C'est pour ça" (Charlebois); Robert Charlebois. — "C'est pour ça" (Charlebois); Robert Charlebois. — "C'est pour ça" (Charlebois); Robert Charlebois. — "C'est pour ça" (Charlebois); Robert Charlebois.
- 11:33 CBF Les Chefs-d'oeuvre de la musique Symphonie en do mineur (Witt); orch. philh. de Leipzig, dir. Reif Klieber. — "Rondo brillant" (Mendelssohn); Rena Kyriakou et orch. Pro Musica de Vienne, dir. Hans Swarowsky. — Fantaisie pour violon et harpe (Saint-Saëns); Ruggiero Ricci et Gloria Agostini. — Sonate en la majeur pour violon et clavecin (Vivaldi); Ruggiero Ricci et Kenneth Cooper.
- 11:30 CKVL Chefs-d'oeuvre de la musique française Gabriel Fauré: "Trois liesses"; Lydia Le Secret; Clair de Lune; Soir; Le don silencieux; Danseuse; L'Horizon chimérique.
- 12:00 AM CKVL Symphonie de minuit Variations symphoniques pour piano et orchestre (Franck); Symphonie "on a French Mountain Air" pour piano et orch. (Tudj) avec Robert Casadesu (piano) et l'Orch. de Philadelphie, dir. Eugene Ormandy.
- 12:08 CBF Vienne la nuit La vie et l'oeuvre de Liszt. Cinq chants de folklore hongrois; Louis Kentner, piano. "Die Cruck"; solistes, chœur et orgue, dir. Gordon Thorne.

- 12:00 PM CKVL Festival des orchestres Reminiscences des orchestres de Henry Jerome; Wayne King; Liberator; Freddy Martin et autres.
- 1:00 CBF Contrepoinc Sonates no 1 en mi mineur, op. 39 (Brahms); Janos Straker, violoncelle; Gyorgy Sebok, piano.
- 1:03 CBM Afternoon Concert Oeuvres de: Nicolas Saboly, Henry Purcell, Heinrich Biber, Maxiner, Antonio Vivaldi et Beethoven.
- 2:00 CBF Les plus belles pages de l'opéra "Sémiramis" (Rossini) et orch. philh. de New York, dir. Leonard Bernstein. — Extr. de "La Dame de chez Maxim" (Puccini); "Armidia" (Rossini) et "Attila" et de "La Forza du destin" (Verdi) et "Héroïsme" (Thomas); Montserrat Caballé, John Hutchinson, Sherrill Milnes, Corinna Vizza, Leslie Fyson, Ambrosian Singers.